

L'expédition

Proche de l'esprit de Victor Sagalen pour qui « son voyage devait être la mise à l'épreuve sur le terrain de ses idées concernant le rapport entre le réel, la perception des phénomènes immédiats et l'imaginaire, les constructions de l'esprit ¹ », en été 2007, Valère Costes fut à l'initiative d'une expédition au cœur de la forêt équatoriale de Guyane. Conçue comme un défi majeur lancé à sa curiosité envers un monde totalement étranger, ce fut une sorte de performance où une réelle mise en danger physique et psychologique se devait d'être annexée au projet même. Un camp de sept semaines fut établi dans un territoire inconnu et dangereux où la première des menaces permanentes demeurait la chute des branches et des troncs morts de ces très hautes futaies qui, comme une épée de Damoclès, pouvaient jour et nuit s'abattre sur le bivouac et tuer. Il fallut rapidement aux quatre personnes de l'équipe intégrer ce péril permanent comme une fatalité, ce afin de l'oublier pour vivre au mieux le quotidien de cette aventure. Au risque toutefois d'évoquer l'imagerie factice de l'explorateur et la superficialité d'un habit endossé pour faire exploit plus qu'œuvre tangible, le séjour en Guyane pouvait avoir les allures d'un campement scientifique avec des approches inspirées des naturalistes, nourries de réflexions sur la barrière qui sépare le monde naturel et artificiel, d'études sur les « gestes de la nature qui définissent l'ensemble des mouvements qui transcendent l'inertie matérielle étrangère à l'activité humaine ² ». Comme chez l'artiste américain Mark Dion, « le travail de terrain (fieldworks) constitue le point de départ nécessaire à ses autres activités, lesquelles sont empruntées à différents champs du savoir.³ », cette analyse du lieu d'exploration reste pour Valère Costes la composante essentielle de ses réalisations artistiques à venir, bien que l'artiste ne présuppose pas sur place de débouchés esthétiques à son entreprise. L'important est cette rupture radicale qui lui est nécessaire pour sortir des schémas des pensées de l'art contemporain, souvent perçus comme un périmètre convenu et confortable. En se transposant dans des univers à l'opposé des modes et codes de vie ambiants de l'artiste, il espère ainsi respirer un oxygène qui le régénère. De l'inspiration d'une part à l'expiration d'autre part, « l'échange d'air entre l'être humain et son environnement est à considérer du point de vue de l'artiste comme un phénomène de compréhension du monde porteur de capacités sensorielles et donc de le rapprocher du processus de création, donc de l'art ⁴ ». Cette relation Valère Costes la synthétise avec cet haïku de Paul Claudel : « J'ai respiré le paysage / et maintenant / pour dessiner / je retiens mon souffle.⁵ » et, pour s'en assurer, dans la forêt guyanaise face à une caméra vidéo, il enregistre tous les jours au même emplacement les respirations profondes de tous les protagonistes du campement saisis devant les variations de lumière du décor naturel (« 33 », quatre vidéos, 2007). Pour Valère Costes, la nature redevient un sujet majeur, fondamental, autant qu'un modèle inépuisable d'adaptations aux contraintes climatiques et aux agressions prédatrices entre espèces. « Ce qui intéresse l'artiste, c'est observer la vie de la terre en position rapprochée, capter les souffles, les flux, les affects qui parcourent la nature dans ses replis et tenter d'en concrétiser les mécanismes.⁶ » L'ingéniosité des stratégies de survie des différentes catégories animales autant que végétales est une source d'émerveillement et d'inspiration. Installations ou sculptures reprennent artificiellement à leur compte une modélisation de ces principes de fonctionnement qu'ils soient mécaniques, comme la reptation d'un animal et l'oscillation d'une plante sous l'effet du vent ou physiques comme la création d'éclairs ou la fabrique de nuages. Sous l'aspect parodique d'un herbier, les composants chimiques de plantes artificielles, que l'on trouve le plus souvent dans les halls des administrations ou des espaces clients d'une banque, sont inscrits sous leur représentation pour une nomenclature botanique inspirée de Linné. Ces planches botaniques viennent témoigner d'une forme de vanité des expéditions naturalistes, ironisent sur le goût immodéré de l'identification et de la classification des espèces et signent

l'état du monde contemporain des plus improbable car de plus en plus partagé entre le naturel et l'artificiel. Mais à une nature naturante, parfois idéalisée, répondent ses mises en scène où la robotique est souvent pathétique, burlesque ou cruelle, comme si un reliquat anthropomorphique permettait en dernier recours une maîtrise de l'homme sur la nature. Ainsi pourrait-il s'agir d'une fable qui, pour mieux nous enseigner les comportements humains, ferait jouer des comédies aux végétaux et aux animaux.

L'île, cette installation des tiges mouvantes créée spécifiquement pour l'exposition *On a marché sur la terre !*, évoque l'instabilité d'un sol soumis aux puissances telluriques mais elle ressuscite également, par l'expérience de la traversée, l'émotion d'anxiété vécue par l'artiste lors de la découverte de ce monde hostile, la forêt équatoriale.

Par ailleurs, Valère Costes saisit aussi une autre tradition, celle de la peinture d'histoire, et peut-être plus précisément celle de la photographie qui fut à son service à partir du milieu du XIX^e siècle. La guerre de Crimée fut couverte par Roger Fenton, celle de Sécession par Matthew Brady et Alexander Gardner, la bataille de Sébastopol et celle de Solferino furent traduites par les suites photographiques de Jean-Charles Langlois, avant qu'il ne les peigne pour des panoramas installés dans des rotondes, spectacles illusionnistes offrant une vision globalisante, quelque peu apocalyptique, d'un monde en conflit perpétuel. Mais sur ces clichés des champs de bataille désertés de la geste héroïque, seule la transcription objective des traces de la guerre persiste. Une réalité visuelle à la recherche des traces indélébiles des combats sur les territoires envahis et bafoués du Vietnam figurent ainsi sur les photographies de Valère Costes comme encore longtemps après la violence des conflits. Gérard Rondeau ou Jean-Serge Cartier avaient fait d'indéniables constats à Verdun et Sophie Ristelhueber dans le désert du Koweït, juste après la première guerre du Golfe (*Fait*, photographies, 1991-92). De même, lorsque Philippe Bazin photographie les lieux de batailles écossaises devenus de bucoliques paysages verdoyants, il nous expose qu'un territoire est autant une sédimentation de l'histoire qu'une configuration géographique. Durant le séjour de Valère Costes dans la péninsule indochinoise, été 2008, l'heure est à l'évaluation écologique, psychologique et idéologique de la violence d'une guerre héritée du morcellement des empires coloniaux et qui fut, au-delà de la perte d'un territoire pour les vaincus, encore une fois et avant tout la défaite morale et absurde d'une civilisation. Là où l'Agent orange déversé par l'aviation américaine a stérilisé les sols, toute végétation luxuriante y est devenue depuis proscrite, les paysages en sont ainsi balafés et par contamination, des générations d'êtres humains sont minés par des malformations et maladies sournoises, invalidantes ou mortelles. La paix coûte encore des vies, les hommes et les paysages empochent tragiquement les dividendes de ces blessures à jamais cicatrisées. En leur temps les panoramas de batailles napoléoniennes de Jean-Charles Langlois attiraient les foules, ces pays récemment dévastés ne sont pas non plus exclus d'une exploitation touristique qui fait de leurs ruines un spectacle apprécié par les groupes de vacanciers en demande d'une authenticité encore plus en phase avec les reportages des actualités télévisuelles qu'ils consomment par ailleurs. Les champs de batailles où se sont inscrits violemment les tensions les plus vives du monde contemporain deviennent par la suite des standards du tourisme historique, à voir le succès des plages de débarquement en Normandie. Elles se visitent entre deux arrêts de car, l'un dédié aux monuments du souvenir, l'autre aux marchands de sable de ces plages. Présentée à Caen, lors des commémorations du cinquantième anniversaire du débarquement, l'installation *SuitCases Studies : la production d'un passé national* (1993), du couple d'architectes américains Elizabeth Diller et Ricardo Scofidio révélait dans des valises suspendues au plafond d'une salle, une cinquantaine de sites commémoratifs des Etats-Unis exploitant touristiquement des faits de guerre du passé américain. Depuis, Comme un tragique effet de retour, les sites touristiques sont devenus de nouvelles cibles de guerre. Après les attentats terroristes contre des vacanciers à Louxor,

Djerba ou Bali, l'artiste allemand Franz Ackermann pose sur une plage exotique fréquentée de vacanciers, vêtu de son gilet pare-balles avec lequel il voyage désormais et sur lequel est inscrit « Tourist » !

Jacques Py

1. WHITE (Kenneth), Sur la route des stèles, Victor Segalen dans les profondeurs de la Chine, 1909-1914, in « Aventuriers de Monde », Paris, éditions Gallimard, collection Folio n° 4260, septembre 2005, p.218.
2. COSTES (Valère), L'artifice comme nature, texte de présentation du projet de séjour en Guyana, 2007, non publié.
3. PUGNET (Natacha), Mark Dion, l'ichthyosaure, la pie et autres merveilles du monde naturel, Marseille, Images En Manœuvres Editions, 2003, p.15
4. COSTES (Valère), idem.
5. CLAUDEL (Paul), Cent phrases pour éventails, collection « Poésie », Paris, éditions Gallimard, 1998.
6. VO (Marie-France), Valère Costes, Laurent de Raucourt, Stéphanie Moreau, Sandrine Berger. Catalogue de l'exposition, Dijon.